



# Présentation :

## Déclin, mutation, effondrement?

---

Filippo Furri  
Université de Montréal  
et  
Kiven Strohm  
Université de Montréal et Amsterdam  
School for Cultural Analysis

*Les moyens modernes de diffusion, presse, radio, cinéma, sont assez puissants aujourd'hui pour secouer les nerfs de tout un peuple. Certes la vie se défend toujours, protégée par l'instinct, par une certaine couche d'inconscience; pourtant la crainte des grandes catastrophes collectives, attendues aussi passivement que des raz de marée ou des tremblements de terre, imprègne de plus en plus le sentiment que chacun peut avoir de son avenir personnel.*  
Simone Weil 1938-39.

La plupart d'entre nous sont aux faits de la pléthore de débats et de discussions – qui inondent à la fois les médias et les discours scientifiques – concernant les changements climatiques et la myriade de désastres environnementaux qui peuvent s'ensuivre. Plus particulièrement, des notions telles qu'effondrement, mutation, déclin, disparition, corruption et dissolution, ont pris une place prégnante, tant dans le discours académico-scientifique que dans le langage courant. À cette dimension discursive et argumentative correspond la mise en place concrète d'un système étendu de pratiques et de techniques, de politiques publiques et de projets privés, de plus en plus efficaces, ainsi que de solutions industrielles et commerciales alternatives. Un réseau qui se développe autour d'impératif, d'une priorité, celle de conjurer ou,

à tout le moins, d'éviter le désastre, l'incident ou la crise, à l'aide d'une stratégie préventive, d'un calcul du risque, d'une prévision de la catastrophe. Catastrophe qui s'envisage, avant tout, en termes extrêmes – écologique et planétaire –, mais qui se décline graduellement pour devenir un effondrement économique, la disparition d'une culture, la mort d'une langue, la perte d'une identité, etc. Actuellement, tout semble, selon ce discours, au le bord de la disparition ou de la crise, jour après jour, et ce, depuis des années.

Sans procéder à une historicisation – à une généalogie de la crise, qui pourtant semble se manifester par vagues de panique atteignant aujourd'hui un certain paroxysme –, nous tentons de réfléchir ici à la pertinence de la notion d'effondrement dans la recherche anthropologique, de la problématiser et de la questionner pour la soustraire à une utilisation « acritique » ou superficielle. Sur un autre plan, nous voulons nous interroger sur la possibilité et sur la nécessité, pour la discipline, de considérer la contingence réelle de cet horizon de crise, qui influe, entre autres, sur la politique, l'économie et l'académie, et qui a une incidence sur le présent et le futur des sociétés (Abélès 2006).

Pour ce faire, il nous semble nécessaire, dans un premier temps, de recontextualiser l'utilisation de la notion de disparition au sein de son espace théorique de référence, donc de la situer dans le cadre de la recherche historique et plus particulièrement, archéologique.

Il ne s'agit pas d'un détournement de la problématique, mais plutôt d'une démarche méthodologique indispensable qui permet, selon nous, d'examiner de manière critique le décalage entre, d'une part, une discipline (l'archéologie) se focalisant sur le passé et se préoccupant des causes, des effets et des modalités des évolutions, des modifications, des disparitions ou des déclin de certaines sociétés dans des aires géographiques spécifiques, et d'autre part, un débat d'actualité qui, en plus de toucher bon nombre de personnes, n'est pas à l'abri de l'accusation d'être de nature, au moins partiellement, hypothétique ou fantasmatique.

Face à une légitime recherche archéologique documentaire sur des disparitions ou des déclin civilisationnels et face à des études de cas ethnographiques qui, d'une part, interrogent les modifications et les changements socioéconomiques et culturels actuels, et qui, d'autre part, envisagent même la possibilité de transformation de certains phénomènes sociaux, d'une langue, etc., nous voulons nous éloigner ici de certaines perspectives sensationnalistes, totalisantes et populistes, qui, sous la prétention d'offrir une perspective globale, généralisent et uniformisent à la fois problématiques et solutions, questions et réponses. Prenons comme exemples de cette spectacularisation de la catastrophe, les ouvrages et les documentaires qui traitent des imminents défis environnementaux auxquels l'humanité doit faire face, les plus notables étant sans contredit *An Inconvenient Truth* d'Al Gore (2006) et *Collapse: How Societies Choose to Succeed or Fail* de Jared Diamond (2004).

Ce qui nous semble être au coeur de cette problématique est, en fait, la menace grandissante d'un effondrement civilisationnel, bref, une

désintégration complète de notre monde, désintégration qui apparaît imminente si nous maintenons notre niveau de vie actuel. Malgré le fait que bon nombre de ces ouvrages scientifiques se tournent vers le passé pour faire la démonstration de tendances et d'échecs antérieurs, c'est le message sous-jacent d'un avenir se dirigeant inévitablement vers la catastrophe qui donne à ces oeuvres un sentiment d'urgence palpable. Ainsi, en y regardant de plus près, il nous semble que la force de persuasion de ces ouvrages réside dans leur imbrication dans une culture du risque omniprésente (Douglas et Wildavsky 1982). En d'autres mots, ce que ce type de discours présente est, en fait, un plaidoyer à travers lequel le risque est considéré comme une partie importante de la condition humaine (Beck 2001[1986]).

Ce discours est subsumé à l'intérieur d'un plus ample système de gestion et de prévention de la crise qui s'infiltré, entre autres, dans les structures politiques, économiques et sociales. En contribuant à renforcer et à développer la perception du risque, ce discours se constitue comme élément fondamental d'un appareil englobant qui, à son tour, se configure comme un dispositif, selon l'acception foucauldienne du terme. En se tournant vers l'œuvre de Michel Foucault, on peut donc percevoir cette solidification d'une « culture du risque » comme étant la mise en place d'un dispositif global de contrôle qui a comme fonction propre celle de construire et de nourrir une perception du désastre possible, afin de garantir sa propre survie dans une économie de gestion. Ce dispositif se révèle comme « un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit [...]. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments » (Foucault 2001:299).

En tant que concept analytique, le « dispositif » chez Foucault permet d'isoler « les stratégies des rapports de force qui sous-tendent le savoir et vice versa » (Dreyfus et Rabinow 1984[1982]:178). C'est dans ce sens-ci que nous utilisons la notion de dispositif de Foucault<sup>1</sup>, c'est-à-dire pour nous permettre de comprendre comment le discours contemporain sur l'effondrement, en tant qu'élément de culture du risque, devient à la fois un état de fait, une réalité au-delà du débat et de la contestation. En internalisant toutes les contradictions et oppositions possibles pour en faire une force totalisante, le dispositif du risque permet au discours sur l'effondrement d'invalider de manière péremptoire tous les autres points de vue, tous les défis et toutes les critiques. En effet, les gestuelles rhétoriques et le ton moralisateur d'une large part de ces oeuvres sont persuasifs justement pour ces raisons. Tout compte fait, il n'y a rien à débattre. Cette forclusion est bien mise en évidence par Jared Diamond dans son livre *Collapse: How Societies Choose to Succeed or Fail* (2004), lorsqu'il déclare que nous devons « décider » si nous allons survivre ou disparaître. Il est certes possible de poser le problème en termes de « dialectique », entre survie et disparition. En revanche, réduire la question à une tension entre « éros » et « thanatos », entre pulsion de vie et pulsion de mort, en ce

---

<sup>1</sup> Notion qui a récemment été revisitée, notamment par Gilles Deleuze (1989 et 2003) et par Giorgio Agamben (2007[2006]).

qui concerne le déclin ou l'effondrement d'une « civilisation », ne permettrait pas, selon nous, de réfléchir aux problématiques et aux dynamiques contingentes à ce phénomène, telles que la gestion des ressources et la capacité de prévoir et d'organiser des réponses fonctionnelles à de possibles questions « pratiques ».

Face à la possibilité concrète qu'une société puisse disparaître ou survivre, les chercheurs dans ce domaine d'études s'attachent, d'une part, à analyser la « trajectoire de vie » des phénomènes de déclin et à faire des cas derniers des cas exemplaires, et d'autre part, ils tentent d'établir des règles pouvant empêcher l'effondrement d'autres sociétés ou pouvant, à tout le moins, nous « rassurer » sur la capacité humaine d'envisager crises et solutions, en raison d'une logique préventive et d'une confiance dans le progrès technique et scientifique. La logique en filigrane du texte de Jared Diamond semble s'articuler de cette manière : nous sommes tous touchés, malgré nos différences, par le risque de la disparition et de l'effondrement. La solution se trouve dans la gestion des ressources et par le développement de structures qui rendent cette gestion possible. La liberté individuelle devient possible seulement si l'on accepte de déléguer la gestion de sa propre « survie » à ce dispositif. En concentrant notre réflexion sur le texte de Diamond, qui a eu une forte résonance tant dans le monde académique qu'auprès du grand public; en articulant aussi la thématique du numéro autour d'une interrogation critique de la notion d'effondrement, nous tentons d'aller, à la fois, au-delà de la mystification de la problématique, et au-delà d'un certain type de vulgarisation qui s'inscrit implicitement dans ce que nous pourrions appeler le dispositif de gestion planétaire<sup>2</sup>. Si les processus de disparition et de mutation culturelle d'ordre local et régional sont explicites, si la dégénération des écosystèmes est incontestable, et si enfin les enjeux environnementaux ont de plus en plus une dimension planétaire, le processus rhétorique-scientifique de production de solutions, quant à lui, se doit d'être examiné et s'il le faut, remis en question. À titre d'exemple, il faudrait peut-être regarder sous un nouvel angle le soutien accordé par Diamond aux politiques environnementalistes de Chevron (États-Unis) en Indonésie. Les préoccupations environnementales de cette compagnie pétrolière l'incitent à utiliser des hélicoptères pour les déplacements des techniciens des installations pétrolières afin de ne pas procéder à la déforestation reliée à la construction de routes de service, méthode qui est à tout le moins discutable<sup>3</sup>.

Ce numéro d'*Altérités* se propose de soulever un débat autour du discours sur l'effondrement. Si certains soutiennent qu'il s'agit d'un discours « fermé sur lui-même », nous croyons au contraire que l'anthropologie, à travers ses approches et ses méthodes distinctives, pose un défi unique et opportun à ce discours. Le problème de l'effondrement social et civilisationnel est, de bien des manières, au cœur des réflexions des anthropologues depuis les tous débuts de la

---

<sup>2</sup> Il nous semble pertinent d'évoquer ici le lien qui existe entre le texte de Diamond et le système éco-gestionnaire, en faisant référence au Prix du livre sur l'environnement 2007, assigné à Jared Diamond de la part de Veolia Environnement (<http://www.veoliaenvironnement.com/fr/>). Il est significatif que le slogan de cette compagnie soit « l'environnement est un défi industriel ».

<sup>3</sup> Chevron est également une des compagnies qui bénéficient le plus de la nouvelle *Iraqi Oil Law*.

discipline. Néanmoins, si ces réflexions ont cours au sein des quatre sous-disciplines de l'anthropologie, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'une préoccupation majeure des archéologues et des bioanthropologues qui s'intéressent depuis longtemps aux diverses raisons derrière la disparition ou l'effondrement de certaines sociétés. En outre, pour les ethnologues et les ethnohistoriens, et plus particulièrement depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, le souci pour la disparition des cultures et des langues – principaux effets de l'expansion coloniale occidentale – a été amalgamé au paradigme d'« ethnographic salvage » (Clifford 1986). Malgré le fait que la plupart des anthropologues n'embrassent plus entièrement ce paradigme « survivaliste », il existe tout de même encore un certain souci pour une perte culturelle ou linguistique potentielle au sein d'un monde de plus en plus complexe et politiquement chargé. Toutefois, ce qui caractérise essentiellement l'anthropologie contemporaine dans sa relation à l'effondrement social et civilisationnel, c'est son attention au local, à l'existence particulière de groupes et d'individus dont les cultures et les sociétés sont menacées. Ce type d'approche distingue l'anthropologie des autres discours sur l'effondrement. Au lieu de confirmer une logique du « soit » ou du « ou », ce qui émerge est plutôt un tableau complexe, un mélange de politiques, de pratiques, de conflits, de luttes, de tensions et, surtout, un futur sans prévisions, un « à-venir » plutôt qu'un avenir (Mallet 2004). Autrement dit, notre but est de développer une analyse actuelle des processus de changement et de disparition, de transformation et de crise, sans céder aux généralisations qui tendent à propager mythes et illusions. En conjuguant des études ponctuelles aux mises en contexte d'ordre global, l'anthropologie est appelée aujourd'hui à un important travail de réflexion critique, à la fois d'ordre épistémologique et empirique.

Ouvrir les termes du débat au fil de ce numéro, c'est se donner les moyens de penser des « lignes de fuites », lignes de dépassement, de brisure, de contournement de ce dispositif duquel participent éminemment les discours sur l'effondrement. En plus du concept d'effondrement, nous avons donc demandé aux anthropologues de réfléchir sur d'autres possibilités et sur d'autres approches. Nous avons ajouté en conséquence les concepts de déclin et de mutation (ou transformation). De plus, nous avons délibérément remis en question, individuellement et ensemble, ces concepts : *Déclin, mutation, effondrement?*

Lors de l'appel à contribution, nous avons invité les auteurs à examiner et à situer ces concepts à travers des études ethnographiques empiriques et à travers des analyses épistémologiques ou conceptuelles. Le résultat est une série de textes qui interrogent de manière approfondie la réalité du discours dominant sur l'effondrement ainsi que sa dialectique qui tend à être fermée et englobante. Les articles sont présentés aux lecteurs suivant un ordre, une logique, qui veut témoigner de la complexité de la problématique. Il s'agit en même temps de mettre en évidence l'hétérogénéité des perspectives et des « réponses » relatives à cet enjeu, ainsi que la spécificité des cas présentés par les auteurs. Comme article d'ouverture, nous avons privilégié un texte archéologique afin de souligner la pertinence de la problématique proposée dans le cadre de la sous-discipline et, dans le même temps, afin d'exposer la complexité de la relation avec l'histoire

qui se manifeste à travers le problème concret de la légitimité de la gestion du passé et de ses vestiges. Yannick Meunier analyse, en effet, l'évolution du discours archéologique autour du cas des Yupiget de l'île St-Laurent en Alaska. Plus particulièrement, il souligne la violente critique que font les archéologues de l'exploitation du patrimoine ancestral par cette population à des fins commerciales.

Les trois textes suivants se regroupent autour d'une même « origine » contextuelle : les auteurs ont participé, à l'automne 2006, à un colloque sous la direction de l'anthropologue Gilles Bibeau. Dans le cadre de ce colloque, ils ont élaboré une réflexion sur la question de l'effondrement des sociétés, à travers l'analyse du texte de Jared Diamond et de certaines réactions à cette publication (Clifford Geertz, John R. McNeill). Au-delà des perspectives théoriques et critiques que les auteurs développent, leurs articles s'appuient sur des exemples ethnographiques spécifiques, permettant ainsi d'aller au-delà d'une interprétation et d'une analyse généralisante du discours d'effondrement.

Le premier article, signé par Kiven Strohm, coéditeur de ce numéro, se veut une réflexion épistémologique autour du texte de Diamond. Selon Strohm, derrière la logique du « nous » versus les « autres » que l'on retrouve en filigrane dans l'ouvrage de Diamond, se cache une dimension politique et éthique que l'auteur n'aborde pas. Dans cet article, il tente de dénouer brièvement cette logique en proposant une réflexion renouvelée sur le sens du « nous » et ses responsabilités. Dans la même ligne d'idées, la lecture critique qu'offre Marie-Jeanne Blain de l'ouvrage de Diamond permet d'ouvrir le débat sur les notions de transformation sociale et de construction des rapports de pouvoir dans un monde globalisé. Blain remet en question la position américano-centriste et essentialiste qui mine l'argument de Diamond concernant les préoccupations environnementales des sociétés qu'il décrit.

En s'inspirant de ses recherches sur le peuple Guarani Kaiowa du Brésil, Lívia Vitenti se penche sur le catastrophisme qui sous-tend les discours écologistes sur lesquels Diamond s'appuie pour défendre sa thèse principale. D'une part, ce catastrophisme tend, selon l'auteure, à négliger la dimension identitaire des phénomènes d'effondrement. D'autre part, il occulte, soutient-elle, l'enjeu économique qui se profile derrière les discours sur la protection de l'environnement.

La cinquième contribution se distingue des précédentes et se présente sous la forme d'une note de recherche. Sophie Lemoyne-Dessaint illustre le cercle vicieux où la peur justifie la sécurité et où la sécurité alimente la peur, en examinant le cas de Sucumbíos, une province équatorienne à la frontière de la Colombie. En conjuguant ses notes de terrain à une mise en perspective théorique sur l'enjeu de la sécurité, l'auteure démontre la mesure dans laquelle le discours alarmiste entourant la situation colombienne a justifié l'implantation de mesures de sécurité qui ont pour effet de créer un climat d'incertitude dans cette zone frontalière.

Après la publication d'une série de textes qui, à partir de différents points de vue et avec différentes trajectoires, s'interrogent sur le

concept d'effondrement, le commentaire du coéditeur Eric Plourde permet d'explorer d'autres pistes d'analyse. Plourde aborde la question de l'effondrement en essayant de problématiser ultérieurement cette notion et en présentant ainsi un espace de débat complémentaire. La problématique de l'effondrement ne peut être examinée dans le seul but de formuler des réponses exhaustives, il serait plus pertinent et sans doute plus instructif, selon Plourde, de centrer son attention sur des situations et des cas spécifiques, tout en acceptant la nature partielle de ces derniers. Dans cet ordre d'idées, il invite les anthropologues à prendre en charge la responsabilité de souligner la dimension humaine dans les cas d'effondrement, en ancrant ce champ de recherche dans des cas empiriques sans se laisser prendre dans des généralisations.

Enfin, l'article hors thème de ce numéro permet de conclure le débat en jetant des ponts vers d'autres enjeux contemporains, notamment le fait religieux dans les sociétés contemporaines, qui est abordé par Daniel Baril sous un angle particulier et original, et qui certes ne manque pas de provocation. En s'appuyant sur l'analyse darwinienne, l'auteur soutient que la production du surnaturel par l'humain ne connaît pas de fléchissement, même si certaines manifestations organisées ont subi une certaine désaffection. La portée polémique du cadre théorique choisi par Baril, aussi bien que les conclusions qu'il en tire, nous ont finalement semblé propices à produire cette secousse déstabilisante par laquelle procède parfois la pensée.

La complexité de la problématique, autour de laquelle les éditeurs et les auteurs de ce numéro ont décidé de travailler, a inévitablement produit des réponses différentes et hétérogènes. Si ces réponses n'offrent pas un cadre complet et exhaustif à la question, elles permettent néanmoins d'entamer une série de réflexions entrant en résonance et en discussion entre elles. Plutôt que de se réjouir d'une série de réponses offertes, les éditeurs remercient les participants à ce numéro d'*Altérités* d'avoir contribué à développer et à relancer avec pertinence et esprit critique une discussion sur une thématique de grande actualité, qui risque toujours d'être banalisée, voire même de s'« effondrer », si on la laisse stagner dans une superficie de bon-ton.

## Références

- Abélès, Marc  
2006 *Politique de la survie*. Paris: Flammarion.
- Agamben, Giorgio  
2007[2006] *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Martin Rueff, trad. Paris: Payot.
- Beck, Ulrich  
2001[1986] *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Laure Bernardi, trad. Paris: Flammarion.
- Clifford, James  
1986 *On Ethnographic Allegory*. In *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. James Clifford et George E. Marcus, dir. Pp. 98–121. Berkeley: University of California Press.
- Deleuze, Gilles  
1989 *Qu'est-ce qu'un dispositif?* In Michel Foucault philosophe, rencontre internationale, Paris 9–11 janvier 1988. Collectif. Pp. 185–195. Paris: Seuil.  
2003 *Qu'est-ce qu'un dispositif?* In *Deux régimes de fous. Textes et entretiens, 1975–1995*. David Lapoujade, dir. Pp. 316–325. Paris: Éditions de Minuit.
- Diamond, Jared M.  
2006[2004] *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*. Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, trad. Paris: Gallimard.
- Douglas, Mary et Aaron Wildavsky  
1982 *Risk and Culture: An Essay on the Selection of Technical and Environmental Dangers*. Berkeley: University of California Press.
- Dreyfus, Hubert et Paul Rabinow  
1984[1982] *Michel Foucault. Un parcours philosophique*. Fabienne Durand-Bogaert, trad. Paris: Gallimard.
- Foucault, Michel  
2001 *Le jeu de Michel Foucault*. In *Dits et écrits II, 1976–1988*. Daniel Denfert et François Ewald, dir. Pp. 298–329. Paris: Gallimard/Quarto.
- Mallet, Marie-Louise, dir.  
2004 *La démocratie à venir : autour de Jacques Derrida*. Paris: Galilée.
- McNeill, John Robert  
2005 *Diamond in the Rough: Is there a Genuine Environmental Threat to Security? A review essay Jared Diamond, Collapse: How*

Societies Choose to Fail or Succeed (New York: Viking, 2004).  
International Security 30(1):178-195.

Weil, Simone

1988 Désarroi de notre temps (1938-39). *In* Écrits historiques et politiques. Paris : Éditions Gallimard.

*Filippo Furri*  
Doctorant  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal  
*furrifilippo@hotmail.com*

et

*Kiven Strohm*  
Doctorant  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal  
Amsterdam School for Cultural Analysis  
*kivenstrohm@gmail.com*